

Les mots mal fâchés, 1978, StanZer

Extrait 1 :

Phaedra

Le vaisseau cosmique délire la mélancolie.

L'introspection de trop, s'ouvrir les veines, est exsangue.

De petits enfants ont réussi à garder leurs mondes intacts.

La femme noire a un regard doublement apeuré.

Les visionnaires s'extasient sur hier et demain.

Les philosophes croient réinventer sans cesse le monde

Une boutade ouvre la cérémonie papale pendant que les cadavres s'amoncellent.

Albatros

Un navire insensé glisse, fantomatique, sur les mers intérieures

Maria a quatre-vingts ans et des descendants qui ont tordu son ventre

Le cinéma se trémousse ou éjacule de l'oubli

Les poètes ressemblent de plus en plus à des clowns de l'inconscient

si ce n'est qu'ils sont sérieux comme les cons apostoliques.

L'acide a détruit du dedans, l'atome du dehors, l'ironie de partout.

Trop tard, trop tôt, de trop

Les sourires de dérision créent des espaces macabres.

La poupée gonflable recueille chaque matin l'humidité des rosées.

Un ciel mathématique reste avant tout un ciel même si les équations tristes le dévorent parfois.

Phénix

La science friction est l'art de l'éclat (après).

Les amants ont l'art de la falsification

Et l'art tout court concourt à la justification.

Les bons mots sont tels les moissons : une vraie tempête, un ouragan les couchent irrémédiablement

Ordure, nous le sommes, jusqu'à la moelle, même en cas désespéré de noyade.

Le clinquant se dégrade sous le soleil torride.

Les alpes deviennent imprenables et ne reste que la misérable consolation :

Attendre , pouvoir attendre avec espoir.

Extrait 2 :

Quand la voix se dégingue et qu'il ne reste plus que les remugles du dedans et un pistolero édenté qui cisaille le silence.

Pour un espace-temps, un intervalle se clôt dans la douceur enfantine, pendant qu'un autre, artificiel et dérisoire ramène des espérances nouvelles.

Le hasard s'en fout et dans des dancings disco, des minettes peinturlurés rêvent à la prochaine bite qui les fera jaser l'espace d'un été.

Overdose de réalité, les dictateurs s'agenouillent pour la bénédiction intégriste pendant que la solitude terroriste ne veut point rendre l'âme dans les sables mouvants.

Overdose de réalité, c'est cette imperceptible réalité qui s'est glissée dans chaque interstice vital, c'est les rêves pour fuir et l'utopie pour ne point voir.

Les zombies se maculent d'écrouillage, font les pitres, donnent de l'illusion en pâture et s'oublie d'eux-mêmes.

Des mitraillettes édentées, des ventres étripés expirent pour des auréoles fanatiques. La foi sauve et tue.

La foi, enfer, dernier bastion de la dite réalité, quand les illusions deviennent trop palpables.

Le hasard s'en fout surtout quand la voix du dedans se dégingue et qu'un terroriste lance des bombes aérosol.

Les zombies ne disparaîtront pas vraiment, des clowns tristes créent des montagnes de malaise, la mélancolie se vendra dans des bouis-bouis presque sympathiques, un iranien démocrate ne croira pas vraiment à la chance, une négresse se secouera pour se libérer du destin, la solitude aura la côte des jours amers, Hiroshima, quand les cancers ne rongent plus, et bien, nous inventerons des cils acérés qui transperceront les consciences du mal d'être ou du mal d'aube.

Hiroshima, les zombies ne font plus d'ombre et le hasard s'en fout. Overdose de réalité.